**Zeitschrift:** The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

**Herausgeber:** Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

**Band:** - (1942)

**Heft:** 997

**Artikel:** La situation économique de la Suisse

**Autor:** Béguin, Pierre

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-686640

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## LA SITUATION ECONOMIQUE DE LA SUISSE.

On a dit et redit que la Suisse avait réussi, presque miraculeusement, à maintenir une situation économique relativement saine en dépit de la guerre. A la fin de l'année, nous comptions fort peu de chômeurs. Le degré d'occupation dans les industries était encore satisfaisant. Si nous devions nous imposer des restrictions de toutes sortes, en particulier dans le domaine alimentaire, elles n'avaient rien d'insupportable ou d'inquiétant pour la santé publique. Quant au renchérissement général, il a réduit le pouvoir d'achat et le revenu réel de chacun et l'on ne saurait contester qu'il a de très dures conséquences pour une partie importante de la population. Cependant, des mesures efficaces ont été prises en faveur des gens les moins fortunés, afin de les mettre en mesure de se procurer les denrées indispensables à la vie.

Justement, on vient de publier les chiffres du commerce extérieur de la Suisse pendant l'année 1941. A première vue, ils paraissent exceptionnellement favorables. La valeur de nos exportations s'est élevée à 1459.4 millions contre une moyenne de 1,300 millions avant la guerre, celle de nos importations a atteint la somme de 2024.3 millions contre une moyenne de 1800 millions pendant les années qui ont immédiatement précédé le conflit. On pourrait être tenté de conclure que nous n'avons aucune raison sérieuse de nous alarmer et que les mises en garde des autorités fédérales relèvent d'un pessimisme de commande.

Cependant, on aurait tort de considérer ces chiffres comme des données absolues qui fournissent des bases de comparaison dignes de confiance. Tout d'abord, il ne suffit pas de constater que nous avons pu maintenir la valeur de nos échanges avec l'étranger. Il faut encore savoir de quelles denrées et produits manufacturés sont formées ces grandes masses de marchandises. Or, bien que des renseignements précis ne soient pas donnés à ce sujet, parce que les circonstances exigent que l'on observe un certain secret économique, chacun sait que la Suisse a pu importer certaines denrées et certaines matières premières en quantités intéressantes, tandis que d'autres lui font de plus en plus défaut. En particulier, pour certains métaux, nous pouvons nous fournir à l'étranger des quantités nécessaires à fabriquer ce que nous réexporterons, sous forme de produits finis, chez nos pournisseurs. Mais il est de plus en plus difficile de couvrir les besoins du pays. Jusqu'ici, les industries ont pu tenir grâce aux réserves qu'elles avaient constituées. Bientôt elles seront au bout de leur rouleau et le spectre du chômage réapparaîtra à l'horizon.

Nous pouvons en donner un exemple extrêmement caractéristique. Traditionnellement, quand la main-d'œuvre non qualifiée n'arrive pas à se placer, elle trouve des possibilités d'emploi dans l'industrie de la construction. Nous avons ainsi une masse de 150,000 ouvriers qui, de façon permanente ou suivant les saisons, trouvent du travail dans le bâtiment. Cette branche de l'économie nationale est la grande ressource en période de crise. On intensifie alors certains travaux dont l'urgence n'est pas extrême et cette activité est la bien venue des sans-travail.

On pourrait croire, à première vue, que le bâtiment ne sera jamais menacé par des circonstances extérieures et qu'il suffit, au besoin, de quelques subventions, pour maintenir son activité. Notre pays, naturellement si pauvre par ailleurs, possède des pierres en quantité. Son industrie du ciment est très développée; elle trouve les matières premières indispensables, les calcaires et l'argile dans le pays même. Mais ce n'est là qu'une apparence. Pour fabriquer du ciment, il faut du charbon pour chauffer les fours. Or, le charbon est devenu si rare que, non seulement nos appartements ne sont plus chauffés qu'au tiers ou à la moitié de la température normale, mais l'industrie elle-même ne peut pas couvrir ses besoins. C'est ainsi que, depuis le 1er janvier dernier, le ciment est rigoureusement rationné. La production a dû être abaissée d'un bon quart et, comme les besoins de l'armée ainsi que ceux de branches essentielles de l'économie nationale (construction de barrages et d'usines pour la mise en valeur des ressources de la houille blanche) doivent être satisfaits à concurrence de 100 pour cent, il est clair que les constructions privées doivent être réduites dans une forte proportion, c'est-à-dire environ de la moitié. Ce seul fait risque de jeter 40,000 ouvriers sur le pavé, à un moment où d'autres entreprises devront fermer leurs portes par manque de matières premières.

En outre, si nous considérons plus attentivement les chiffres relatifs aux importations, nous ne devons pas oublier que leur valeur a bien augmenté de près de 10 pour cent, mais que leur volume a diminué de plus de 20%, ce qui ne traduit par un renchérissement général, pour la seule année 1941, de plus de 40 pour cent, c'est-à-dire par un renchérissement qui vient s'ajouter à celui que l'on avait déjà constaté antérieurement. Enfin, considérons aussi que nos autorités ont forcé ces derniers temps leurs achats à l'étranger dans toute la mesure du possible. L'extension de la guerre au Pacifique et à de nouveaux continents se traduira immanquablement par de nouveaux obstacles opposés à nos transports maritimes. En outre, nous devons nous attendre à un regain d'hostilités dans la Méditerranée et éventuellement dans la péninsule ibérique, ce qui couperait nos dernières voies de communication avec l'outre-mer. Un effort a été fait ces derniers temps pour constituer quelques maigres réserves ou pour ne pas dilapider celles que nous possédons encore. Mais tout nous dit que, très prochainement, le volume de nos importations fera une chute vertigineuse.

Ces perspectives ne sont certes pas encourageantes. Elles pourraient l'être plus, si le blocus ne nous était pas appliqué de façon aussi rigoureuse. En Suisse, nous comprenons les nécessités de la guerre et que les belligérants veillent jalousement à ce que leurs adversaires ne puissent rien se procurer de façon détournée. Mais notre pays offre à ce point de vue des garanties inestimables. Il observe une stricte neutralité. Il s'assure toujours qu'aucune marchandise ns passe d'un belligérant à l'autre par notre truchement. Nous ne demandons pas l'impossible. Nous voudrions seulement recevoir les matières indispensables au maintient en activité de celles de nos industries qui couvrent nos besoins intérieurs.

Ce problème est angoissant. Le chômage menace de nouveau nos masses ouvrières. Nous ne voudrions pas les exposer à ce danger moral, ce qui pourrait se traduire en dernière analyse par un affaiblissement dans la lutte politique que nous menons pour maintenir à tout prix notre indépendance. Pourquoi ne le comprendon pas partout? La position géographique de la Suisse ne dit pas tout sur notre attitude. C'est notre politique et nos buts nationaux qu'il sied de prendre

en considération et d'interpréter, si l'on veut nous appliquer les mesures du blocus. Tous œux qui se donneront la peine de procéder à cette petite enquête, s'apercevront que nous méritons une entière confiance, que nous avons besoin d'aide et que nous attendons, non seulement de pouvoir nous nourrir, mais de pouvoir travailler dans la paix. Les Suisses de l'étranger rendraient un magnifique service à leur pays s'ils s'employaient à le faire comprendre autour d'eux.

*Pierre Béguin.*

---

## SAMUEL HIERONYMUS GRIMM, OF BURGDORF.

*(This is the title of an illustrated volume published by Messrs. Faber & Faber at 25/- and written by Rotha Mary Clay; the foreword has been contributed by Monsieur M. C. R. Paravicini, our former Minister in London. An appreciation from the pen of Sir John Squire has appeared in the "Illustrated London News," February 21st, which we have pleasure in reprinting with due acknowledgement.)*

There are times when those of us whose duty it is to look at the new books sigh for something that isn't about Hitler or submarines, Pitt or Napoleon, political or military affairs, past or present. So many and vociferous are the Books Which Sweep the Anglo-Saxon World, by people whose Grave Warnings were ignored and people who knew how many *éclairs* the Führer ate for breakfast, that occasionally one cannot help wishing that the publishers — kept, anyhow, very short by the waste of paper on advertisements and vulgar ephemeral sheets — would occasionally spare a ream or two for those voices which again, as in Blake's early days, are "faint but few." This time it has happened with a vengeance. Messrs. Faber and Faber, standing erect amid the thunders and lightnings, have produced a beautifully bound, printed, and illustrated book about a Swiss artist who practised, mostly in England, in the eighteenth century. It is rather as though (and he also drew romantic ruins) a life of the Reverend Mr. Gilpin were to appear. That also might be a relief, especially to such few of our fighting men who, in peacetime, took an interest in the reverend gentleman's ochreous washes of broken piles and pinnacles amid lonely hills and solitary trees. It is extreme to retire into an "ivory tower" as Théophile Gautier is reputed to have done during the siege of Paris, with the remark, *"Moi je fais émaux et camées."* But it is equally extreme, when the day's work for the nation has been done, to retire to rest and worry about what Mr. Ramsey MacDonald ought to have done about Singapore or what advice our uninstructed selves might have given to General Auchinleck — whose name, incidentally, on Boswell's evidence, should be pronounced as "Affleck." At all events, here is a sumptuous book about Samuel Hieronymus Grimm — the only painter, so far as I am aware, to bear the thundering name of "Hieronymus" except the Dutchman Hieronymous Bosch, who delighted in lurid pictures of Popes, Cardinals, Kings, and naked women being bitten and roasted in hell by fiends with eagles' beaks, ant-eaters' snouts, vultures' claws, lizards' feet, and such other infernal apparatus.

Grimm was born near Berne in 1733, and had an uncle who painted miniatures and water-colours. He ended his days in England, in 1794; and the illustrations for this book are drawn from collections in all sorts of Western European countries, Windsor Castle and the British Museum being conspicuous repositories. His biographer concludes: "The Athenian, it is said, calls painting silent poetry, and poetry, painting with the gift of speech. Grimm, the poet-painter, has been but a dim figure alike in the annals of Swiss literature and of English art. His drawings are, as it were, foot-prints from at least thirty-five English shires, but he left no biographical material. He is an exhibitor, without a single critique; a teacher whose pupils are unrecorded.

"The illustrations in this volume — even though monochrome reproduction fails to transmit the subtlety of colour — prove that no excuse is needed for bringing one of the lesser out of obscurity. He may not, indeed, have influenced any particular painter — as his fellow-countryman, Louis Ducros, is said to have influenced Cozens — but he contributed to the rise and progress of the English Water-Colour School. His 'Terrace at Richmond' was painted before Girtin, Turner or Constable were born; he was drawing delightfully at Selborne when they were infants. Simple representations of nature, as seen with his own eyes, as felt with his heart, must have attracted the discerning year by year in the R.A. exhibitions and elsewhere. In such manner did Samuel Hieronymus Grimm help to prepare the way for greater masters. His art studied the lowly no less than the high-born — happy home life, cheerful childhood, places plain and beautiful. The true character of nature and man — in solitude or in the throng — this is sweet vision."

"The true character" — well, truth has many aspects, and some of them we have seen at Pearl Harbour and Rotterdam; and some, pictorially, in Michael Angelo and Rembrandt. Grimm, skilful at figures and landscapes, with a touch of Crome, of Hogarth, and of Rowlandson, was technically most dexterous — perhaps the most dexterous of all Swiss artists, unless Holbein be allowed to be a Swiss. Coming to England strengthened him; but he felt most at home at Selborne with White, for whose equable observations he did many pictures. But he remained a Swiss artist.

The Swiss artists have always been mild and have never achieved greatness. There is a race ,intelligent, independent and brave, with a record of sturdiness not excelled by that of the Dutch, but they have never vied with the Dutch in the arts. It may be that the shadow of those august, inaccessible, snow-capped mountains, those awful chasms, those precipitous waterfalls, have made them feel that human art cannot compete in grandeur with Nature's; it may be that those same spectacles have made them, in their art, take refuge in the quiet snug and comfortable as, in daily life, they are compelled to do in those crag-borne chalets with their heavy eaves, and the cattle who seek green pastures in the summer but must be cosy with the family in the winter.

However it may be, at the moment one is not in the mood for the more tempestuous kinds of art, and the deft drawings of this equable Swiss, who ventured as far as Hammersmith and Chiswick, are consoling to look at. The soul of sensible and sensitive Switzerland — which existed long before tourist-hotels and still exists beyond them — is in them all, and in their presence human rage and greed seem more foolish than ever.